

# Copie anonyme - n° anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 10

Session : 2024

Épreuve de :

Culture générale emlyon / HEC

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Dans son ouvrage L'étrange cas du docteur Jekyll et de Mr. Hyde, Stevenson met en scène le docteur Jekyll, très apprécié des londoniens. Ce docteur se rend compte qu'il possède en lui une part de "mal absolu", qu'il commence d'extérioriser. C'est pourquoi il conçoit une potion magique qui lui permet de se métamorphoser complètement en un autre individu : Mr Hyde. Bien que l'apparence de Mr Hyde la nuit, le docteur, se sachant anonyme, se permet de réaliser tout ce que sa partie maléfique de lui-même a toujours voulu réaliser : tuer comme bon lui semble, en particulier les individus les plus faibles à savoir les vieillards, les enfants et les femmes. Mais au bout d'un certain temps, le docteur se lasse de réaliser de tels actes : il souhaite éliminer Hyde, son alter ego. Or, ce double maléfique est devenu tellement puissant que le docteur ne parvient plus à l'éradiquer : il ne peut plus contrôler ses violences, elles ont pris le dessus sur lui. La formulation "Sais sage, Ô ma violence" a certainement dû être prononcée par le docteur Jekyll, l'impératif laisse suggérer un ordre, une injonction que l'on se donne à soi-même. Cette dimension personnelle est renforcée par le déterminant possessif "ma" : il ne s'agit pas de la violence d'autrui. L'on note également une personnification de la violence : peut-on s'adresser à la violence comme si l'on s'adressait à un humain ? N'est-ce pas là un signe de pouvoir domesure de la violence ? Le tutoiement

plutôt que le contraire, laisse également suggérer que la violence nous est familière, ce qui n'est qu'un étonnement car je suis à l'origine de celle-ci. Il vaudrait aussi de noter la présence du "O" qui implique que l'individu emploie la violence, il s'agit presque d'un supplice: n'est-ce pas là un signe que la violence soit devenue toute puissante, et qu'elle nécessite que je m'adresse à elle comme si je m'adressais à Dieu? La violence se retrouve ici prise de compléments, ce qui implique une dissémination des sens que celle-ci peut contenir: violence physique, mais également violence morale voire psychologique. Enfin, le terme "sage" peut faire référence à deux choses distinctes: il peut s'entendre au sens de "civiliser", comme si l'on demandait à un enfant d'être sage, mais également être synonyme de vertu, je renvoie à la sagesse morale, tel un serviteur. Dès lors, si "ma" violence, au même titre que mon corps, m'appartient pourquoi aurais-je besoin de m'adresser à elle? Si elle est mienne n'est-ce pas paradoxal que j'aie besoin de lui ordonner de faire quelque chose? Il est vrai: l'homme peut être dépassé par les violences dont il est lui-même à l'origine, à l'instar du docteur TeKull qui ne parvient pas à retrouver sa nature propre; les événements peuvent le dépasser. Également, il conviendrait de s'accrocher à la question suivante: l'homme peut-il contrôler ses violences?

Si la violence apparaît comme sur-puissante et semble donc échapper à la raison humaine, pour autant il semble toutefois nécessaire que l'homme s'efforce de la canaliser dans la mesure où ce dernier vit avec ses semblables. Mais finalement, la violence ne pourrait-elle pas être plus sage, plus savante que l'homme? Celui-ci

Ne doit-il donc pas, plutôt, accepter ses violences ?

Il apparaît a priori que l'homme ne puisse contrôler les violences dont il est paradoxalement lui-même à l'origine. En effet, la violence, en tant que force exercée par un individu à l'égard d'un autre individu, semble lui échapper. Celle-ci peut être vue comme émanant d'une pulsion qui, par définition, ne peut être contrôlée en ce qu'elle arrive spontanément. Dans son ouvrage Malaise dans la civilisation, le père fondateur de la psychanalyse Sigmund Freud sentait que les pulsions, inhérentes à tout homme, émanent d'une partie de son cerveau se rattachant à l'inconscient, i.e. ce dont l'homme n'a même pas conscience à savoir le "ça". Or, si cette partie échappe à l'individu comment peut-on imaginer que ce dernier puisse avoir une quelconque emprise à son égard ? Le fait que l'homme peut être dépassé par ses passions et ses pulsions peut être compris à travers l'exemple du protagoniste du livre II de La République de Platon. En effet, en descendant du Pirée, Théétète vit un corps girant au sol. Face à cette scène, deux sentiments opposés émanaient de Théétète. Il fut tout d'abord réjoui par la scène, et sa raison le "logos" le conjurait de s'en aller. Or, il éprouva également un sentiment de plaisir à contempler cette scène : ses passions, se rattachant au "thumos", prirent le dessus sur sa raison, ce qui condamna Théétète à regarder le spectacle. Regrettant que sa raison ne fût suffisamment puissante pour le détourner de la scène, il déclara : "Ô génies du mal, rassasiez-vous de ce spectacle !"

Si la violence émane des passions de l'homme, incontrôlables, celle-ci peut aussi advenir spontanément en réaction à l'ordre établi, et ainsi être inéluctable, une des formes mises en avant dans la typologie de Xavier Girelli dans Les formes de la violence. En effet, si l'homme n'est pas toujours maître de son corps, la violence émanant de lui peut lui échapper complètement.

Dans Les damnés de la terre, Frantz Fanon dénonce la colonisation, un système qui il juge violent par essence. En tant que psychiatre, Fanon affirme que la violence subie et endurée par les peuples colonisés, en particulier le peuple algérien puisque Fanon vivait en Algérie durant la période coloniale, ne pourra rester sans réponse. En effet, il évoque une réaction physiologique : ces peuples-là n'ont d'autre choix que de se révolter pour enfin mettre fin à une violence extrême. Puisque, selon ses dires, "il ne s'agissait pas de donner un sens à leur vie, il s'agissait d'en donner un à leur mort", les colonisés n'étaient pas maîtres de la violence dont ils ont été à l'origine pour obtenir leur indépendance et leur liberté. Similairement, dans Caligula, Albert Camus met en scène Caligula, nommé Caligula, un empereur romain qui, à la mort de sa sœur et amante Drusilla, tombe dans la folie la plus totale. En effet, ce dernier se permet de tuer et d'empriéner arbitrairement les habitants du Royaume, les Patriciens. Après avoir vécu des violences inimaginables et innombrables, les Patriciens ont planifié l'exécution du tyran, au risque de leur vie. Ainsi, ils n'avaient d'autre choix que de faire violence : ils ne pouvaient la mesurer.

En sus d'obéir à une logique naturelle, la violence pourrait ne pas être contrôlée en cela que l'homme n'a pas la maîtrise sur les conséquences de cette dernière. En effet, si je fais violence, est-ce que je ne risque pas de devenir sujet des violences à mon tour en raison des représailles ? Cela ne risque-t-il pas de déclencher un cycle de violences qui échapperait totalement à l'homme ? Ce constat pessimiste peut être compris à travers le film Oppenheimer de Christopher Nolan. En effet, Robert Oppenheimer est nommé à la tête du projet Manhattan, en charge de concevoir la bombe atomique. Lors de son premier dialogue avec Albert Einstein, Oppenheimer lui demande de vérifier ses calculs, craignant que ces derniers soient faux, ce qui pourrait avoir des conséquences désastreuses. Lors de son dernier dialogue avec lui, il déclare : "Vous savez, mais

# Copie anonyme - n° anonymat :

Emplacement  
QR Code

Code épreuve :

Nombre de pages : 10

Session : 2024

Épreuve de : culture générale emlyou / HEC

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

avions peur que le développement de la bombe atomique déclenche une réaction en chaîne qui condamnerait toute l'humanité. J'ai bien peur que cela soit arrivé", faisant référence au fait que d'autres États allaient à leur tour en faire usage. Ainsi la violence apparaît comme destructrice, ce qui remet en cause la possibilité de l'homme à contrôler les violences dont il est pourtant à l'origine.

La formulation "sois sage, Ô ma violence" apparaît donc contradictoire puisque l'homme n'a pas toujours la main mise sur celles-ci : en tant que pulsion ou émanant spontanément, l'homme semble dépassé par celles-ci, d'autant plus qu'il ne maîtrise pas ses conséquences.

Toutefois, affirmer que l'homme ne peut contrôler ses violences serait un aveu de faiblesse majeur et une forme de résignation. Il semblerait davantage que l'homme doive, et puisse contenir ses violences. En effet, dans la mesure où l'homme vit en société il apparaît fondamental que ce dernier se fasse violence pour permettre le bon déroulement de la vie de chacun en société. Dans sa nouvelle Boule de suif, Guy de Maupassant met en scène Elisabeth Roussel, surnommée "Boule de suif". Alors que Roussel est sous occupation des Prussiens en 1870, un groupe de bourgeois, dont Boule

05/12

de suif fait partie, tente de fuir la ville. C'est alors que le groupe se fait intercepter par un officier Prussien qui offre un chantage sexuel à Boule de suif. Etant prostituée de profession, les camarades de Boule de suif, qui l'avaient faussement soutenue au début, l'incite à accepter cette proposition sous-entendant qu'elle était déjà habituée à ce genre de pratiques. "Se faire violence" en société apparaît sous deux aspects dans cette nouvelle: d'un côté les camarades de Boule de suif l'incite à se faire violence en acceptant la proposition, dans la mesure où ils rient en société. D'un autre côté Boule de suif est absolument effrayée par la proposition de l'officier d'une part, et par la réaction de ses camarades d'autre part. Afin de garder son sang-froid et ne pas perdre ses moyens, Boule de suif décide de se faire violence.

Dès lors se faire violence apparaît être la clé pour canaliser ses violences, d'autant plus que l'homme vit avec ses semblables. S'agit-il d'éliminer complètement ses émotions et ses passions? Il semblerait davantage que l'homme doive modérer ses passions et contrôler ses émotions. Les Grecs anciens et en particulier Aristote dans La Poétique, affirme qu'il est fait à fait légitime et naturel que l'homme éprouve des émotions, aussi naturelles soient-elles; cela ne pourra jamais lui être reproché. En revanche il préconise de se canaliser de les exprimer modérément, conformément à un "juste milieu", ce qu'il appelle la "médiocrité". Dans son film Anatomie d'une chute Justine Triet met en scène un couple: Sandra et Samuel, qui ont un enfant malvoyant. Samuel est retrouvé mort au pied de son chalet un jour. Sandra est soupçonnée d'être à l'origine de cette mort, un procès a donc lieu. Lors d'un enregistrement datant de la veille de sa mort, on peut

entendre une dispute entre les deux personnages. Samuel reproche à sa femme d'être passive et de ne pas s'impliquer dans leur relation et dans l'éducation de leur enfant. De son côté, Sandra lui assure qu'il se crée lui-même ces problèmes. A la suite de cette dispute, Sandra s'en prend physiquement à son mari. Face au silence baigné par la foule assistant au procès, Sandra prend conscience de la violence dont elle a fait preuve : elle se rend compte qu'elle aurait dû modérer ses violences.

Si l'homme ne parvient pas, malgré tout, à canaliser ses violences, n'est-ce pas le rôle d'une femme ou d'une instance tierce de s'en charger ? Il semblerait que la société et l'Etat, tout particulièrement, doivent effectivement exercer ce rôle de médiateur. Pour Thomas Hobbes, dans De Cive (Du Citoyen), l'"homme est un loup pour l'homme lorsqu'il ne connaît pas" (phrase qu'il a en réalité empruntée à Plaute). Cela veut dire que l'homme agit, à l'état de nature, d'une manière instinctivement violente, notamment parce qu'il craint qu'autrui lui fasse violence. Finalement, l'homme agit violemment pour se prémunir de la violence d'autrui. Face à cette omniprésence de la violence à l'état de nature, Hobbes préconise la création d'un Etat fort, qu'il nommera Le Léviathan, capable précisément de réguler les instincts violents de l'homme. Ce n'est que parce que l'Etat est doté d'institutions communes disposant de règles coercitives que les citoyens sont poussés à canaliser leurs violences. Ainsi, quand bien même les individus ne parviendraient pas à rendre leurs violences "sages" à les "adopter", l'Etat pourrait précisément permettre cela.

Il apparaît donc que l'homme puisse, à travers certains mécanismes, rendre ses violences plus acceptables en société. En effet, en se faisant violence à lui-même, il peut parvenir à canaliser ses violences, avec l'aide de l'Etat.

Mais finalement, à défaut d'être "sage" dans le sens d'"apprivoisée", la violence ne peut-elle pas être sage dans le sens de "réfléchi", dès lors synonyme de sagesse tel un vieux savant ? X l'homme ne manque-t-il pas lui-même de lucidité et de sagesse pour évaluer le caractère prétendument sage de ses violences ? Pourquoi chercher à lutter contre ses violences si cela est vain ? Ne doit-il pas plutôt les accepter ? Il apparaît tout d'abord que l'homme est maître d'erreur et de fausseté, pour reprendre les termes que Blaise Pascal attribuait dans Les Pensées, à l'imagination. En effet l'homme n'a pas conscience de toutes les choses qui l'entourent, il est de surcroît amené à penser la violence selon ses expériences, son passé, son vécu... Ce qui pourrait l'empêcher d'avoir une analyse objective de celle-ci. X l'homme pourrait penser que la violence n'a pas d'utilité alors que celle dernière pourrait en fait en avoir. En effet, dans L'agression: une histoire naturelle du mal Konrad Lorenz, en tant qu'éthologue, affirme que la violence a de fait des fonctions biologiques, et qu'elle est pas conséquent nécessaire. En étudiant le comportement de plusieurs espèces animales pour mieux comprendre le comportement humain, Lorenz se rend compte que la violence permet d'assurer la reproduction de l'espèce à travers des mécanismes d'agression. Ainsi pourquoi chercher à apprivoiser la violence si elle-ci est en réalité nécessaire ?

Si la violence a des fonctions biologiques cela explique pourquoi la violence est finalement toujours présente, n'est-ce pas ? En effet, à l'état de nature, la violence était patente ; en société, celle dernière n'a toujours pas disparu. Ainsi, il semblerait bien que chercher à vivre dans une société et dans un monde non-violents soit chimérique et une idée utopique. Dans Les forêts de Sibérie, Sylvain Tesson fait son introspection. Il est parti pendant 60 jours dans les forêts, en Sibérie, pour se détacher de sa société et avoir de véritables réflexions existentialistes. Dans son ouvrage, il déclare notamment : "la beauté de la nature ne parvient pas à enlever la violence de ce monde. Tout juste effraie-t-elle un cadre idéal pour l'entretenir".



# Copie anonyme - n° anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 10

Session : 2024

Emplacement  
GR Code

Épreuve de :

Culture générale emlycom / HEC

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

des hommes". Ainsi, la non-violence apparaît comme parfaitement utopique, l'homme ne pourrait vraisemblablement pas endiguer sa violence.

Dès lors, l'homme ne doit-il pas plutôt accepter ce sort ? Doit-il véritablement chercher à rendre ses violences "sages" ? Il apparaît qu'il soit plus opportun pour l'homme de chercher à passer outre les violences sylvies ainsi que ses violences, pour pouvoir vivre pleinement. Une telle analyse peut être comprise métaphoriquement par le personnage de Sisyphe, dans Le mythe de Sisyphe d'Albert Camus. Il décrit le destin tragique de Sisyphe : alors condamné par les Dieux pour avoir dérobé le feu, Sisyphe est condamné à élever un rocher en haut d'une montagne, mais ce rocher retombe constamment une fois arrivé au sommet de la montagne. Ce destin est à l'image de la vie humaine selon Camus : dénuée de sens et parfaitement absurde puisque l'homme sait qu'il finit par finalement mourir. La vie de l'homme, pleine de violences, n'est-elle pas effectivement absurde ? Assurément, mais il s'agit alors d'accepter cela et de ne pas chercher à le contourner. Selon Camus "il faut imaginer Sisyphe heureux" : en dépit de l'absurdité de son existence, l'homme peut trouver un sens en l'affrontant. Ne doit-on pas accepter nos violences, plutôt que de chercher à les rendre sages, en vain ?

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

La question de savoir si l'homme peut parvenir à faire en sorte que sa violence soit sage revêt un caractère ambiguë. En effet, il semblerait que la violence dépasse l'homme en ce qu'elle est pulsionnelle et peut être plus forte que sa raison. Or, en se faisant violence, l'homme peut sans doute modérer ses violences. Mais finalement, l'homme doit apprendre à passer outre ses violences afin de vivre pleinement sa vie, plutôt que de chercher à les modérer.